

MUR 1771

*Vingt-et-unième*

## LETTRE OUVERTE

aux Ecrivains de Belgique

Solstice de l'hiver 1957.

Mes chers Confrères,

On nous dit un peuple de peintres et tout le monde le croit. Même nous, les dignitaires de la plume, tant chevaliers qu'amazones, nous reconnaissons cette suprématie du pinceau. Les hérauts de cette exaltante formule sont les tribuns issus du suffrage universel. Que cette loi du nombre, transportée sur le plan humain, devienne la loi des imbéciles, il n'importe, le nombre affirme son prestige et nous avons beaucoup de peintres. A la réflexion, un seul accéda, au cours de ce demi-siècle, à l'audience internationale et seuls deux ou trois ont quelque chance d'y parvenir à leur tour. Mais, je l'accorde, ce sont là des aperçus spécieux, sans efficace contre le Nombre souverain.

Un poète m'a dit un jour que nous sommes un peuple de poètes. Il avait raison, cet homme : en comptant les faiseurs de rimes, les poétesses, les poétereaux, les papapouètes, les académistes et les académisards, les pétrarquaisants et les abscons, les joueurs de mirliton et les abyssaux, les journalistes de la poésie et les biennaux knokkistes, on arrive à une cohorte discordante mais nombreuse.

Est-ce tout ? Que non pas ! Il reste une phalange dont personne ne parle : les auteurs dramatiques. Ils sont plusieurs centaines dans notre petit pays à taquiner Thalie et Melpomène. Mais ce sont des modestes et des résignés. On les traite par la négation. Les pouvoirs publics les méprisent, les directeurs de théâtre les dédaignent et les sociétés d'amateurs les ignorent. Tous ces spécialistes sont d'accord pour dire mezzo voce : « Qu'ils aillent se faire... jouer ailleurs ! », pour clamer aussitôt fortissimo : « Les Belges ne sont pas des auteurs dramatiques ! » Et chacun approuve, car pour convaincre rien ne vaut que d'affirmer avec force. Et que la force déployée soit en raison inverse des preuves fournies.

Un certain Crommelynck a fait jouer quelques pièces, il est vrai, et « Le cocu magnifique » a fait le tour du monde. Paris s'est entiché d'un nommé Michel de Ghelderode et deux ou trois autres ont tenu l'affiche sur les bords de la Seine. Ce sont de menus incidents, sans grande signification, et comme le proclame la sagesse des nations, l'exception confirme la règle. Il ne suffit pas que les Parisiens, légers et frivoles, s'intéressent à quelques babioles de ce genre, pour que nous emboîtions le pas. Nous, nous sommes sérieux et pondérés. Au reste, ne venons-nous de prouver notre sollicitude pour le théâtre en inspirant à M. Collard des arrêtés mirifiques ? Déjà les plus gros budgétivores se haranguent comme les héros d'Homère. C'est bon signe. Que l'arrosoir ministériel humecterait d'autres plates-bandes que les leurs, voilà ce qui leur paraît inconcevable. Je dirai impensable, pour être au goût du jour. Remarquez que, par une attention inattendue, les auteurs aborigènes n'ont pas été oubliés, car la prime allouée aux directeurs pour jouer une pièce est doublée s'il s'agit d'une adaptation faite par un auteur belge et elle est triplée quand le produit dramatique sort tout entier d'un cerveau autochtone.

Il se peut évidemment que ces malheureux directeurs, malgré une soudaine affection pour les auteurs du crû, ne découvrent



aucune pièce valable. (Puisque nous ne sommes pas des auteurs dramatiques !) Ils seront contraints, dans ce cas, de se rabattre sur des adaptations. Qu'un Belge s'en charge, et la double prime est acquise ! Et que j'adapte et que tu adaptes ! L'un se charge de Shakespeare, un autre d'Agatha Christie. Chaque théâtre a ses adaptateurs-maison. Et vive la culture française !

Mes chers Confrères, auteurs dramatiques confidentiels ou clandestins, consolez-vous ! Musset ne connut que des déboires au théâtre et ses pièces sont restées la partie la plus vivante de son œuvre. Mérimée ne vit jamais à la scène ce « Carrosse du Saint-Sacrement », révélé par Copeau. Mais qui se souvient encore de Pixérécourt ou de Scribe ? Si vous êtes impatients, dites que vous vous appelez Tennessee Whimsey, Ugo Tetti ou Bogozlov, et adaptez-vous ! Un autre remède, c'est de chercher un commanditaire. Dans ce cas, vous irez à Paris, c'est plus sûr.

Que les arrêtés de M. Collard lui aient été inspirés par un sanhédryn qui ressemble fort à celui qui régent nos lettres, je me refuse à le croire. Que certains directeurs de théâtre se fichent de leur cahier des charges, je ne le crois pas davantage. Que les gens en place se moquent de la dramaturgie nationale, comme d'aucuns veulent m'en convaincre, je ne puis me l'imaginer. Je ne suivrai pas ceux qui prônent « les vrais remèdes », pour parler comme Philippe II.

Selon ces réformateurs en puissance un théâtre n'aurait droit à des subsides qu'en montant des œuvres exceptionnelles ou en jouant des auteurs nationaux. Les pièces à la mode, bagatelles de Paris ou tranches de Broadway, relevant de la simple exploitation commerciale, ne recevraient pas un fifrelin. Tel est, paraît-il, l'usage à l'étranger. Mais nous sommes en Belgique et nos maîtres ont bien le droit de préférer les directeurs de théâtre à des auteurs hargneux et d'ailleurs inexistants. Ce qui choque, chez ces mauvais coucheurs, c'est ce fâcheux qualificatif. Les directeurs, au contraire,



sont de bons garçons, souvent doublés de braves filles. Pourquoi les gêner dans leurs ébats stratégiques ? Pourquoi faire de l'esclandre quand la paix est si douce ? La Belgique est souvent ouatée de brouillard. Il règne au naturel sur le pays ; artificiel, il baigne les hautes sphères. Et c'est parfait. Balancés entre le lion et le mouton, les Belges, habitués à la tonte, préfèrent la toison à la crinière. Quant au lion, ils lui réservent une place de choix sur leurs monuments ; armé et lampassé de gueules, il meuble fièrement leur blason.

Ne sommes-nous pas un pays de peintres ?

Et puis, comme disait mon ami Stendhal : « Les hommes qui ont du pain sont dispensés d'adorer les sots au pouvoir. »

ROGER AVERMAETE.